Tu m’as formé un corps

Michée 5, 1-4 ; Hébreux 10, 5-10 ; Luc 1, 39-45, IV Avent 2024, E. Zinsstag

Chère Communauté

Les lectures bibliques d’aujourd’hui, le quatrième Avent, nous invitent à méditer le rôle du corps à Noël. Jésus nait dans un corps humain, après avoir grandi à l’intérieur de Marie, qui elle a mis son corps au service de Dieu. La ville de Bethléem aussi est évoquée comme un corps collectif, une lignée ancestrale de laquelle Dieu fera ressortir le futur berger de son peuple. Le corps humain est formé par Dieu à la création, il témoigne de la vie qui l’anime jusqu’à sa mort, et il donne naissance à la génération qui le succède. Le corps humain a une dimension éternelle alors qu’il est complètement enraciné dans le temps. Et c’est dans un certain corps, aussi unique que semblable à tous les autres corps humains, que Dieu a fait naître son fils, Jésus.

Dans l’Epître aux Hébreux, le Christ dit au moment de sa venue au monde : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni offrande, mais tu m'as formé un corps. Tu n'as pris plaisir ni à des animaux brûlés sur l'autel, ni à des sacrifices pour le pardon des péchés. Alors j'ai dit : “Je viens moi-même à toi, mon Dieu, pour faire ta volonté, selon ce qui est écrit à mon sujet dans le livre.” » (Hébreux 10, 5-7) Il s’agit là d’une citation du Psaume 40, à laquelle l’auteur a ajouté lui-même « mais tu m’as formé un corps ». Il souligne ainsi l’importance de l’incarnation du Christ pour le salut universel qu’il apporte. Le plan de salut de Dieu n’aurait pas pu se réaliser sans que Dieu ne devienne pleinement humain en Jésus Christ, sans qu’il vive, lutte, jouisse, souffre et meure, et partage ainsi chaque facette de notre existence humaine.

L’Epître aux Hébreux présente dans ce passage le Christ comme ultime sacrifice pour Dieu, qui remplace tous les sacrifices prescrits dans l’Ancien Testament. En devenant humain et en mourant sur la croix, le Christ racheta le peuple de Dieu du péché. Grace à son corps, il fut en état de témoigner de l’amour de Dieu pour le monde, et de la supériorité du pouvoir de Dieu sur les puissances de ce monde. Cette théologie de l’ultime sacrifice est souvent critiquée, d’une part parce qu’elle valorise la souffrance, ce qui peut prêter à toute sorte d’abus, et d’autre part parce qu’elle peut être lue de manière antijudaïque.

Il faut alors rappeler que l’Epître aux Hébreux cite bien un psaume de l’Ancien Testament pour soi-disant démonter sa théologie du sacrifice. Le débat sur la valeur du sacrifice pour la rémission des péchés est inscrit dans la Bible entière. Il parle précisément de la question si nous pouvons, par des rites quelconques, nous libérer de nos fautes. Et comme il est dit dans le Psaume 40, ce ne sont pas des sacrifices ou des rites que Dieu désire, mais que nous convertissions nos cœurs et que nous nous consacrions corps et âmes à son service. Que chacune, chacun dise : « Je viens moi-même à toi, mon Dieu, pour faire ta volonté. »

La théologie de l’ultime sacrifice en Christ valorise le corps humain. Elle met en avant sa qualité de témoin. Nos jouissances, nos souffrances, nos appartenances sociales, notre culture, nos occupations, tant de choses s’inscrivent sur nos corps au fil de notre vie. Notre foi y laisse aussi sa trace visible, vivante, comme une cicatrice guérie qui nous rappelle les adversités surmontées par le passé. Sur le corps du Christ, ces traces correspondent aux marques de la torture et des clous de la croix. Hébreux

10 précise bien que par son sacrifice, le Christ ait rétabli notre relation avec Dieu une fois pour toute. Si Dieu désire que nous lui consacrions notre vie entière, il le désire comme un « sacrifice vivant », comme le dit Paul dans l'Epître aux Romains, ch. 12.

Sur les corps de Marie et d'Elisabeth, qui répondirent toutes les deux joyeusement à l'appel de Dieu, ce « sacrifice vivant » correspond aux marques de leurs grossesses inattendues. Grossesse et naissance sont signes de rédemption puisqu'elles annoncent un nouveau début, un avenir ouvert, non seulement pour la mère, mais pour tout le peuple. L'exclamation joyeuse d'Elisabeth et le Magnificat de Marie témoignent tous les deux de la dimension salvatrice de leurs grossesses. Avec elles s'accomplit la prophétie de Michée pour Bethléem, la « plus petite des villes de Judée ».

Cette humble bourgade est le lieu de naissance du sauveur du peuple de Dieu. Dieu élève ce qui est abaissé, au niveau collectif tout comme au niveau individuel. En laissant naître Jésus en un lieu en marge des grandes villes, il renverse déjà l'ordre établi selon lequel un roi devrait naître dans un palais. Et il affirme ainsi qu'il est Dieu de tous les humains : des humbles comme des orgueilleux, des riches comme des pauvres, des hommes comme des femmes.

« Tu m'as formé un corps » – ce passage dans l'Epître aux Hébreux renvoit au récit de la création dans la Genèse où Dieu forme le corps d'Adam à partir de terre. L'être humain est terre, terre formée par les mains de Dieu et respirant la « ruach », l'Esprit Saint que Dieu lui insuffla. L'Esprit de Dieu anime de vie notre corps à partir de la naissance jusqu'à ce qu'il redevienne terre un jour. Et il fait naitre en nous la foi en Dieu qui a envoyé son Fils unique sur terre, pour supprimer ce qui est passé et pour établir une réalité nouvelle. Cette réalité nous appartient déjà. Allons donc avec confiance à sa rencontre pour faire sa volonté.

Amen